

## L'être membrane : *ultra-déclos*.

*Méfions-nous des guenons et de  
leurs narcissismes ovulatoires...*

Kong

Nous prenons à ce jour, été 2021, une question subtile à travailler, comme à la faveur d'une séquence (une déposé de lucidité « normale ») antécédente au soulèvement et comme anciennement. Dans une phase où la pensée articulée n'a pas son tour habituel de trivialité...

Cette question que nous aimerions *apercevoir* (en partie bien-sûr) et celle de la situation de l'être « ultra-déclos »<sup>1</sup> : *l'être déchet post-dite*, le devenir « membrane » du désabrité.

Nous connaissons bien sûr la position sincère -de réception- au niveau du *sacré* dans le « demeurer ferme dans l'origine ». Le plein désabri, donc, comme source de l'authenticité du veneur<sup>2</sup>, sa véritable « teneur » même. Pour nous, évidemment, cela ne signifie pas grand-chose car c'est la pensée, même magnifique, des intellectuels du seuil<sup>3</sup>...

Ce seuil ne permet pas le dégagement de la situation, ni même de voir au loin au-delà de sa bulle. Comme nous ne considérons pas l'expérience de la contraction (Dite)<sup>4</sup> si exceptionnelle que cela (et qu'elle sera même courante pour les poètes de la démesure<sup>5</sup>, les plus risquant en d'autres termes), la question qui se pose vraiment à nous est celle de l'erroir nouveaux, l'étendue des limbes longs en quelque sorte, *la prise dans l'ambre*. Il nous faut l'éclaircir, c'est là pour nous une stratégie ontique nécessaire.

D'expérience, la désabritation « plénière » est issue de l'exposition à la durée de la fuite des Dieux (à sa *forme* aussi). Ayant eu nous-même la « chance » de partir aux Antilles en pleine séquence de désabritement, nous avons remis, pour ainsi dire, plus durablement la tête sur le billot : « l'esprit aime la colonie et un oubli vaillant... »<sup>6</sup>.

On ne saurait mieux dire..., mais il nous faudra aussi un jour dire comment la physiologie évolue dans ce tour d'une existence « particulière ».

C'est qu'il nous semble, avec le temps, que notre constitution change. À vrai dire, c'est un peu comme si une atmosphère plus lourde nous faisait un corps pour une gravité plus lourde... Mais revenons à notre question ? Qu'en est-il de l'être issues de l'insertion dans la terre -classique-, et donc du potentiel de déclosion (en secret), dans cette *consomption*<sup>7</sup> par

---

<sup>1</sup> . Nous posons là le « fait » de l'après déclosion/soulèvement, reflux des étants, soit la dissémination de l'être-là (secret) comme une forme finale de la déclosion.

<sup>2</sup> . Nous appelons « veneur » les poètes ayant contracté une Dite. Nous ne reviendrons pas sur la notion qui n'a rien d'une *légende*...

<sup>3</sup> . Heidegger pour l'essentiel *est* le seuil, mais, nous ne redirons jamais assez que l'interprétation heideggérienne du Sacré, sa logique, complexifie aussi notre position. Entre-les « attendant » et les contradicteurs, la situation du corps poétique (générateur/créateur) du lieu devient intenable.

<sup>4</sup> . Nous re-nommons la Dite Heideggérienne « contraction », le recueil paroxystique lors de l'affleurement d'Appolon.

<sup>5</sup> . Heidegger le rappelle, plus d'un viendra dans la marche du *porteur d'annonce*, mais cela signifie peu de chose pour nous, nous comprenons cette vue cependant, « plus d'un pourrait être appelé à venir dans le prélude à la marche messagère d'annonce » (p. 139, *Acheminement vers la parole*, op. cit).

<sup>6</sup> . Hölderlin, « *Pain et Vin* », Œuvres, Pléiade, p. 1206.

<sup>7</sup> . L'épuisement physique ravage apparemment le poète.

consumation du veneur/contracteur<sup>8</sup> ?

Allons rapidement au but, nous dirons que l'offrande accomplie par retournement peut être l'amorce d'une configuration toute nouvelle d'un séquençage ontique encore à penser.

En effet, la liberté de l'offrande réalisée semble offrir différents types de désabritement. Cela va de la schize plénière d'un l'esprit d'apparence « cassée » à la reconduction sans fin d'une *peur* des étants du monde dans une conscience à l'*apparence* « normale ».

Mais il faut déjà, sans arrêt, ressaisir que le passage par la contraction (Dite) ouvre définitivement ce que nous nommons le passage de « haute mer ». Il y a là une forme de passe par les portes d'Hercules où tout est définitivement différent. Le regard sur la langue, n'est, par exemple, plus jamais le même, plus jamais<sup>9</sup>, comment d'ailleurs pourrait-il l'être ?

Que dire ? Que dire que les plumitifs<sup>10</sup> puissent comprendre ? La langue vue et *connue* sous sa forme « d'hydre » ne peut plus jamais faire l'objet d'appropriation, il nous faudra toujours être maladroit et quelque part inculte en cela, grossier... Cette même langue, comme objet de possession et de savoir « n'est plus » non plus alors même que le langage sous sa forme inactive provoque une profonde ignorance (de fait), mais *elle*, de dimension humaine... Penser mêmes que l'on puisse *posséder* une langue (peut-être autre que native..., du natal) forme pour nous *l'erreur* de raisonnement.

*Bon*, résumons les choses simplement..., dans le tournant, l'être-là devient un être appropriant et en toute logique son *retournement* transforme les étants du monde en secret sans bordure, et cela, jusqu'à exténuatation du poète.

Cette exténuatation peut-être de plusieurs types. Pour la logique du seuil, Heidegger distingue deux sensibilité fondamentale élective préalable (ennui, angoisse)<sup>11</sup>, mais n'étant plus de mise dans *l'emprise post-dite*<sup>12</sup>, nous dirions que l'acuité du sensible se trouve modifiée. Les sens et la perception ne sont plus jamais les mêmes car on ne peut en effet oubliées jamais *ce qu'on a vu*<sup>13</sup> et cela transforme toutes les potentialités du sensible.

Pour commencer, c'est l'abolition sans retour de l'appropriation et de toute forme de « regard grec ». Ce n'est plus simplement qu'il n'approprie plus, c'est qu'il ne peut le faire. Intervient alors, l'assurance permanente de la désappropriation de soi pour/dans les étants du monde. Nous passons de mener à soi les choses à les savoir (par devers soi) autre.

Ne nous berçons pas d'illusions cependant, cet état de « *floating* » post-dite constitue un fil d'épée, et peut-être, le plus souvent, marquée du sceau de l'échec (comme l'emprise statistique dans l'ambre vu *supra*), en ce qui concerne la réalisation d'un chemin de penser et d'œuvre.

Cet état de *séparation* nous donne la sensation d'un point neutre issue d'une structuration de l'être débarrassé de la « propriété ». Entendons-nous bien ici, ce sur quoi se pose le regard ne peut plus jamais faire sien ce qu'il voit. Être malgré tout, ainsi, ne correspond plus à ce que définit le mot du verbe. Amputé de sa projection appropriante, *être* ne correspond plus à son potentiel originel de lancer (par le don d'un *horizon* existentiel).

---

<sup>8</sup> . S'il y a contraction, il y a par suite un contracteur. Celui qui a contracté une Dite (de livrée Française, Allemande, Espagnole...)

<sup>9</sup> . Si la langue est la maison de l'être dans certaine pensée, que dire de ce nouveau cas ?

<sup>10</sup> . L'absence de la grande économie de mots est signifiante.

<sup>11</sup> . Nous nous arrêtons à lui, les épigones étant essentiellement ignorant.

<sup>12</sup> . Il faut bien nommer ce que d'autre nommeront « tristesse ». Cette *emprise* nous fait penser à l'insecte dans la résine de coulée, cette « tristesse » est une pétrification, une graine dans l'ambre.

<sup>13</sup> . Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1981, p. 125 : « A sa manière, ce regard est grec, et pourtant, quant à ce qu'il aperçoit, il n'est plus, ne peut plus jamais être grec ». « ... , nie mehr griechisch » dit l'original p. 135 (de l'édition Klett-Cotta) de *Unterwegs zur sprache*.

L'être *réformé*<sup>14</sup> garanti ainsi une intelligibilité médiane de l'étant. Devenu insensible, il est comme cuirassé par l'impossibilité où il se trouve de faire sien les étants du monde – abruti- puis martelé sous les coups de l'ensemencement du monde en être-là. Il règne cependant une sécurité sur le « désapproprié » (qui n'est pas le désabrité pleinement), celle d'avoir franchi le cap de tout désabritement auquel son fond de risquant contraint, cela produit au moins ce fond, l'accomplissement de l'offrande puis une navigation, provisoire, à la sonde.

Mais comment définir cet être amputé... mais d'ubiquité pure (secrets dans tous les points de l'étant), il ressent l'espace... Le réformé ignore le doute, la peur, l'angoisse, l'ennui, il ignore même ce que fut la sensibilité..., son être n'en n'est plus un sous la définition ancienne. Ce domaine de la sensibilité *spirituelle* est d'ailleurs le plus touché par l'accomplissement. Cette sensibilité supérieure (secondaire en tout cas, ou *complexe*) ne peut être nommée ici. Nous n'en n'avons pas les mots et les phases de « durcissement » sont aussi bien distinctes. Nous désignons ici les limbes longs dont nous parlions précédemment, leurs effets.

Le travail mené par les « décrypteurs »<sup>15</sup>, pourtant préparatoire<sup>16</sup> à tout questionnement semble le plus souvent fait dans une terminologie emphatique (fuite des dieux, tristesse ...), nous l'appellerons-nous *la tonalité unique*. Il est assez périlleux ici, de nous avancer à découvert et sans l'appui de penseur de l'être, pour nous aider mais la pauvreté actuelle de la discipline est sensible. Les logiques de carrière et de domination amenuisent ainsi la vision des avancées et beaucoup ne voient qu'un « jargon » par limitation intellectuelle. Le séquençage ontiques menée par Heidegger devrait être repris pour de nouvelle percée, en vérité, mais la « pouillerie » variée menace de toutes parts aussi...

Évidemment, cette tonalité unique peut être vue sous la forme extérieure d'une tristesse (elle reste aussi une schize variable...). Mais la compréhension et lecture de ceux qu'Apollon a touché<sup>17</sup>, (surtout les contracteurs [de la contraction]), ne peut sombrer dans la déliquescence d'une compassion quelconque.

Car il ne s'agit pas ainsi ici de penser une finitude, mais bien un nouveau départ, celui de l'existence authentique en fin de compte. La difficulté nous semble de faire comprendre au lecteur cette différence sous l'apparence d'un « être » saisonnier similaire. Soit, un même corps mais pour une structure ontique sans comparaison.

Plusieurs occurrences semblent possibles dans cet être consumé par *consumption*.<sup>18</sup>

1<sup>er</sup>/ Première hypothèse : le plein désabri à séjour dans « l'ouvert » définitif.

Cette hypothèse, confirmée aujourd'hui, est celle effective des devanciers du XVII, XVIII...cette schize est celle de l'époque où le cadre métaphysique faisant loi, le « sans distance »<sup>19</sup> ne pouvait corrompre l'accomplissement destinal et l'injonction du plein désabri.

---

<sup>14</sup> . Nous nommerons ainsi la structuration de cet être modifié durablement.

<sup>15</sup> . Nous voulons dire ici simplement que l'expérience effective du reflux de l'étant par l'être sans abri dans l'ouvert est irremplaçable pour une connaissance dégagée de la compassion, la compréhension supérieure (type Heidegger conduit à « l'empathie ».

<sup>16</sup> . Heidegger, *Acheminement vers la parole*, op. cit, p. 256 : « Peut-être pouvons-nous quelque peu préparer la métamorphose de notre rapport à la parole ».

<sup>17</sup> . Contraction dans la contraction, c'est l'amorce de la schize dans la rédaction des Dites lors du choix d'un passage vers la mise en chemin appropriante (la version cryptée), un affleurement apollinien.

<sup>18</sup> . Cet anglicisme nous sera excusé.

<sup>19</sup> . Martin Heidegger, *essai et conférence*, Paris, Gallimard, 1980, p. 195 : « Quelle est cette uniformité, dans laquelle les choses ne sont ni près ni loin, où tout est pour ainsi dire sans distance ? »

Elle donne l'ontologie fondamentale Heideggérienne, inutile d'y revenir. Voilà un discours de vérité bien fait.

2er/ Une phase de réinsertion dans la terre.

Dans notre temps de fin de métaphysique outrepassée, une hypothèse est celle d'un retour à l'enfance, redevenir un enfant, à la manière de Hölderlin mais avec conserve d'un « horizon ». Une fois de plus les schize du désabri sont variables et cette interprétation nous incite à croire que l'être dans sa ruche aura la potentialité de se remettre, en quelque sorte, à zéro, pour reproduire les conditions d'une insertion dans la terre, exposition au Dieu, insertion dans la terre, fondation de l'être là...

Cette hypothèse d'un être à « chambres multiples » permettant de réinsertion post-désabri nous semble purement rhétorique, elle s'impose au logicien par son potentiel de réalisation. En effet c'est le chemin premier de conduction de l'être par l'enfance, mais rien ne prouve ici qu'il puisse être « reproduit » en quelque sorte. Qu'il soit circulaire pour former/avoir la dynamique d'un cycle et dans cette optique rien ne nous montre, à nous, l'effectivité d'une décloison neuve remettant, en quelque sorte, le *tour* d'un cycle du tournant. Nous abandonnerons donc cette option, sauf, si cette circularité, cause en un endroit, depuis son fond, un secret sensible. Ce paradigme reste à penser, vraiment.

3er hypothèse : l'être réformé, « durable ».

Si nous abandonnons l'idée d'un retour à la normalité pour l'être réformé, il faut détourner sa gangue protectrice de survivance pour saisir cet être, si être il y a. Le « je suis », là, le verbe n'a plus guère de sens. En effet il ne peut qualifier qu'une existence dans le cadre métaphysique, celui d'un horizon quelconque d'épanouissement or le réformé fait l'expérience de sa désappropriation progressive de/dans l'espace et de son contenant.

Pour nous, l'intuition artistique<sup>20</sup> nous fait sentir le corps des étants comme une membrane, la simple *exposition* pourrions-nous dire (interposition) d'un être floral, liée à la flore... et si nous percevons les choses ainsi, c'est que nous sommes ainsi aussi (au moins dans notre perception), cette interposition..., nous la sommes. Nous relatons alors notre « vide » ontologique par le diaphane cathartique<sup>21</sup>, même si ce dernier se révèlera, par ailleurs, inapproprié à la monstration<sup>22</sup>.

Coccia remarque déjà ce potentiel de désappropriations dans un livre récent<sup>23</sup> sur le monde végétal mais cela nous semble court. Nous pourrions nous assimiler à un étant sans être propre (comme le diaphane pour la lumière)<sup>24</sup>, mais cette pensée, nous demeure de grand

---

<sup>20</sup> . C'est là que pour nous ce fait la génération de la connaissance.

<sup>21</sup> Emanuel Coccia, *La vie sensible*, Paris, Edition Payot & Rivages, 2010, p. 45 : « Tout médium, tout récepteur n'est tel qu'en vertu du vide ontologique qui le frappe, qu'en vertu, donc, de n'être pas ce qu'il est capable de recevoir. Cela est évident pour le médium par excellence, celui qui est aussi capable d'accueillir la lumière elle-même : le diaphane ».

<sup>22</sup> . Anca Vasiliu, « Le mot et le verre. Une définition médiévale du diaphane » in *Journal des savants*, (Académie des Inscriptions et des Belles Lettres), n° 1, 1994, p. 150-151 : « Diaphane serait ainsi l'image qui, recevant la lumière, laisserait voir, à travers elle, Celui qui est le principe de l'illumination, mais garderait en même temps sa nature inappropriée à celui-ci, donc son opacité et par là, sa corporalité visible ».

<sup>23</sup> . Emanuele Coccia, *La vie des plantes, une métaphysique du mélange*, Payot-rivages, Paris, 2017, p. 130 : « La fleur montre très souvent un mécanisme inverse : celui de la désappropriation de soi, de devenir étranger à soi-même..., une défense contre soi-même qui permet de mieux s'ouvrir au monde ».

<sup>24</sup> . Anca Vasiliu, *Du Diaphane*, Paris, Vrin, p. 278 : « Cela dit, si le diaphane constitue l'étant sans être propre de la lumière, laquelle autrement, c'est-à-dire, en dehors du diaphane, n'est à son tour qu'un être propre sans étantité possible, ... ».

« effrayeur » car l'anéantissement, en effet, de *l'être en propre* du poète revête un caractère inéluctable (Cf. ci-dessous quatre travaux, vues d'exposition, ateliers [recto/verso], sur motif, étude de lumière).









*Exister*, malgré tout, dans le « déniement », concourt à abandonner l'idée d'étant rapporté à l'être, d'abandonner le paradigme de cette ancienne dichotomie être/étant. La dispense centrale de l'intelligible véritable étant un produit du physiologique pour nous, car en quelque sorte, *le secret dans l'espace/temps (ouvert) anime l'étant comme un être.*

Evidemment l'appropriation détruite (son percept), le fameux regard grec détruit ne peut laisser place qu'à une occultation profonde. Si être signifie se produire dans la non-occultation, le cas qui nous intéresse ici ne répond plus effectivement à être (le verbe). Nous sentons bien la dispense d'une autre forme de « je suis », mais sans le potentiel d'arraisonnement d'une quelconque volonté projective. L'être ainsi, comme un simple voile, produit une sensibilité sans émotion et dans la neutralité de la perception habituellement pensée comme une tristesse, cette tonalité unique se marque par une forme d'indifférence *apparente*.

C'est que sur-vivre devient ici une gageure réelle et que, pour le reformé, la bonne conduction de son effervescence est une problématique vitale, la préoccupation urgente. Notre sensation (à voir avec des initiés psychologues), nous fait penser à l'inverse même de la

« dépression ». Vase communicant, ce n'est plus la dérélition de l'absence de sens et d'être mais leurs trop pleins qui commotionnent le poète. Cette « empliesse » se fonde sur un regard absolument contraire au regard grec, pas nécessairement sémitique, il forme la phase ultime de développement de ce regard, son développement modifié et nécessairement post-métaphysique.

Pour nous, l'animation de l'être dans l'espace (par regard) nous a conduit à sortir du plan euclidien plastiquement (l'art, dévoilement de la vérité nous sert toujours de guide et... « seule la forme conserve la vision »<sup>25</sup>), c'est à dire que notre sincérité se doit bien de prendre en compte que le plan sûr (rassurant et prédisposé) de l'intention première, ça n'existe pas, nous ne le « sentons » pas vrai, il est simplement une paresse d'esprit. Nous reconnaissons en cela le problème optique de l'intellect, son perspectivisme cadrant le raisonnement, « la vue de fourni ». Tout ça (principe de causalité et pensée articulée), c'est de l'idéalisme prospectif innocent (et ignorant). L'intentionnalité démise du *vrai* doute n'accepte que le changement permanent de plan, de géométrie, d'espace / lieu, voire de logique conceptuelle. Pour autant..., le contraire du regard grec appropriant n'est pas nécessairement son inverse désappropriant.

Quelque chose nous gêne dans cette logique binaire et manichéenne. Notre percept de modifié ne parle de désappropriation que par facilité de langage.

Le regard appropriant modifié est celui qui ressent les limites de sa propriété *mais sans s'attarder sur la clôture*. Une monstruosité de langage nous ferait dire que nous sentons l'être de l'Étant, mais nous nous sommes ici à l'origine de la perception..., et sans détrompeur, comment éviter les aberrations « optiques ».

Et si l'être retourné dans l'ouvert donnait un être à l'étant (les ouverts formant continuité, ouvert dans l'ouvert)?

Bref, l'être réformé se projette sur l'étant (nécessairement) et il lui attribue un être d'extension par abolition de la contiguïté des corps<sup>26</sup>.

Ce serait là une étrange destinalité pour le corps poétique de devenir ainsi une prolongation (chantante ou aphone) des étants du monde, la continuité de l'être s'opposant par lui à la séparation contigüe du poète et de l'erroir...

Mais revenons à ce regard grec de réformé.

Si nous considérons que l'accomplissement de l'offrande et précisément dans la mutation de ce regard premier vers ce regard second, que nous offre-t-il de si dépayant<sup>27</sup> ?

Notre intuition nous porte à croire que c'est le cadre de régression métaphysique qui a poussé ainsi l'être à la structuration par déclosion et que ce fut, pour ainsi dire, sa stratégie de survivance, stratégie de survivance de l'être (la figure de l'absence de détresse étant, en fin de compte, la détresse suprême...).

Nous ignorons si cette structuration de l'être fut possible dans les périodes prè-métaphysique, en quelque sorte, à l'aune de l'histoire. Ces questions ne sont pas les nôtres ici, mais il est concevable que toute l'analytique du *Dasein* soit une stratégie de survivance de l'être liées à l'époque (depuis Platon), une forme de tournure sous la nécessité.

Pour revenir à ce regard secondaire liée à l'existence authentique, il est forcément celui

---

<sup>25</sup> . Martin Heidegger, *Questions III et IV*, Paris, Gallimard, 1990, p. 27.

<sup>26</sup> . Emanuele Coccia, *La vie sensible*, op. cit, 2010, p. 28. En italique dans le texte. « Ce n'est pas l'immédiateté du réel qui permet l'expérience, mais la relation de contiguïté [*sunechous ontos*] avec ce lieu ou espace intermédiaire où le réel devient sensible, perceptible [*per continuationem suam cum videntem*]. [...] Il n'y a de perception que parce qu'il y a *metaxu*. Si le sensible a lieu c'est parce que, en plus des choses et des esprits, il y a quelque chose qui a une nature intermédiaire ».

<sup>27</sup> Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, op. cit. p. 125 : « ...il ne s'agit plus que de ceci : apercevoir en sa provenance même l'apparaître comme déploiement de la venue en présence... », nous le répétons, nous ne sommes plus dans la logique du seuil, c'est ici que le maître souabe s'arrête pour nous.



de l'abandon par l'expérience de toute forme de vacuité causé par la tonalité unique mais trivialement, nous pourrions dire aussi qu'il est le contraire de toute forme de visée coloniales<sup>28</sup>...

La question qui se pose à nous et celle du séquençage ontique traditionnel -en raison-, à savoir sombrer dans l'existence inauthentique par délestation/oubli de l'être ou admettre son soulèvement ultime comme choix destinal. Existe-t-il, là, une phase terminale de l'être dans ce regard second ? C'est-à-dire : le post-soulèvement comme forme d'erroir habituel pour le réformé ?

Ce serait là la forme ultime de son développement. Cette réforme permet, par exemple, d'oublier à tout jamais l'oubli de l'être<sup>29</sup> et les figures de détresse y étant liées (dépression, dérélitions. En effet, dans tout point de l'étant, il ne risque plus de faire l'objet d'oubli, c'est le moins que l'on puisse dire..., le langage prête ici à sourire).

L'être réformé est celui qui ne peut oublier la détresse, il l'a porte en lui par recueil pour transformer l'appropriement en celle-ci. Par humour, nous dirions que le regard grec devient un regard provençal avancé, mais plus sérieusement, que cette détresse industrielle n'est pas une tristesse, en tout cas pas une affliction dépressive.

La *tonalité unique* et un échangeur de l'appropriement en séparation, elle différencie et insiste sur la *continuité nouvelle* du veneur et de l'étant (par la plongée dans l'ouvert) et nous passons ainsi de l'assimilation (appropriante) de l'étant à sa reconnaissance.

### Conclusion.

Nous reconnaissons (actuellement) trois types, dans ce cours écrit, de schize du désabri possibles. Trois types potentiellement réalisables par l'expérience poétique.

1/ Premièrement : Le plein désabri à schize définitive.

De type Hölderlin, c'est celle issue du cadre métaphysique régnant où le veneur ne peut échapper à la radicalité du lieu et de l'espace/temps (il n'y a pas d'introduction du « sans distance » ici, dans cet enclos époqual). Cyclope œdipien, c'est le naufrage définitif dans l'ouvert du poète.

2/ Deuxième hypothèse : Le paradigme d'un être à *reconduction*.

Cyclique, comme à *chambre existentielle* et permettant l'expérience puis la refondation de l'être là, pour ainsi dire, à l'infini... C'est une hypothèse à explorer et esthétiquement séduisante que notre temps, celui de *sans distance*, permet. Le désabri est ici déjoué partiellement pour former une expérience de la conscience humaine.

3/ Troisième hypothèse : Pour finir, l'être réformé (à tonalité [affective fondamentale] unique).

C'est pour nous l'option de vérité la plus juste. Une seule et même lancée existentielle passant par l'expérience du regard (du tournant premier) au regard second à durée indéfinie mais modifié durablement. Ce veneur, selon ces cas particuliers (pour l'appréciateur/ lecteur) sera comme un titan, ou un gorille, mais il se fera en premier lieu, peur à lui-même tant il lui faudra apprendre la bonne conduction de sa survivance.

C'est là dans les faits notre errance existentielle.

---

<sup>28</sup> . La réticence de l'étant à être fait sien devient sensible.

<sup>29</sup> . L'oubli de l'oubli n'est plus inéluctable ici.

À la fois, une information sur l'existence authentique, là où les projections, les désirs, les ambitions de carrières sont des enfantillages, est dans le même temps, le « *transcendens* »<sup>30</sup> de l'être sans-abris retourné dans l'ouvert..., mais le désapproprié n'est pas la désappropriation, il conviendra ici de penser de fond en comble cet aspect de la différence<sup>31</sup>.

Le renouvellement plastique qui nous anime en est l'exemple, tout est neuf dans ce monde. Les potentialités qui s'offrent au poète par mutation /amplification de l'intellect sont hors du commun. Mais les réussites de l'existence sont aussi rarement favorables ainsi, et les ânes s'organisent..., ils ont pour but, évidemment, l'élimination de ce corps expéditionnaire poétique pour garantir et favoriser leur spéculation, tout sera bon.

« *Business as usual* », l'important c'est Templon...

À la croisée des chemins, le montrer de cet art sans ambages face à la spéculation comédienne, et leurs gnafrons.

RCH

---

<sup>30</sup> . Martin Heidegger, *Holzwege*, Frankfurt Am Main, Klostermann, 1950, p. 310.

<sup>31</sup> . N'oublions pas que nous sommes tous joués dans *le grand jeu*, nous ne connaissons pas la pensée Heideggérienne lors de la rédaction de notre livrée pour la découvrir immédiatement après, bref, l'échappement des choses ne lasse pas de nous détromper. Notre simple vécu positionnel est aussi « une bonne blague »...